



Do the right thing

Fais ce qu'il faut
de Spike Lee

Fiche technique

USA - 1989 - 2h

Réalisateur :

Spike Lee

Scénario :

Spike Lee

Musique :

Bill Lee

Décor :

Wynn Thomas

Interprètes :

Danny Aiello

Ossie Davis

Ruby Dee

Richard Edson



Résumé

Une rue du quartier de "Bedford-Stuyvesant" à Brooklyn, New York. Une chaleur torride règne sur la ville et les habitants vaquent à leurs occupations aux rythmes soul, salsa et rap de Mister Senor Love Daddy, le DJ du coin. Sal et ses deux fils, Vito et Pino, tiennent la pizzeria fréquentée en majorité par des Noirs. Mookie, l'employé est amoureux de Tina à qui il a fait un enfant. Da Mayor, le vieil alcoolique, erre dans les rues sous le regard de Mother Sister. Smiley, le bègue, tente de fourguer ses vieilles photos de Martin Luther King et de Malcolm X. Radio Raheem, le colosse, arpente les rues avec sa radio gigantesque. Buggin'Out, le militant, veut boycotter la pizzeria de Sal car il n'y a pas de portraits de "brothers" accrochés au mur. La vie aurait ainsi pu continuer sans un banal incident qui fait éclater les tensions raciales.

Radio Raheem et Buggin'Out font irruption chez Sal et ce dernier brise la radio du colosse. Une bagarre s'en suit. La police arrive et arrête les deux Noirs. Mais Radio Raheem est étranglé au cours de son arrestation. C'est l'émeute. La pizzeria de Sal est réduite en cendres et, au petit matin, les habitants du quartier contemplant, hébétés, les résultats du désastre...

La saison Cinématographique 1989

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA



Critique

Do the right thing. Fais ce qui est bien. Le titre du film est à cet égard suffisamment éloquent. Il est temps pour les Noirs d'outre-Atlantique et pour toutes les victimes du racisme de par le monde d'agir dans la bonne direction, celle d'une vraie démocratie. Spike Lee dénonce les leurre de toute sorte créés par les sociétés pour calmer les esprits frustrés et tôt ou tard échauffés (cf. à ce propos le nom de la compagnie productrice: Forty Acres and a Mule Filmworks, qui renvoie à ces maigres lopins de terre octroyés aux Noirs émancipés après la guerre de Sécession). Il exige de ses semblables le triomphe de la lucidité, préambule indispensable à toute forme d'action future, qu'elle soit violente ou non. **Do the right thing** requiert des Noirs, dans un premier temps, qu'ils cessent de se moquer d'eux-mêmes et que, dans un second, ils en reviennent à repenser le dilemme (être ou ne pas être violent) qui avait déjà été le leur au moment où ils avaient renoncé au militantisme pour pratiquer cette consternante politique de l'autruche que fut le mouvement "Black is beautiful", dans les années 70. Spike Lee ne veut plus du narcissisme d'un Michael Jackson non plus que du délire fuyant d'un Eddie Murphy. Il rejette vigoureusement et définitivement ces années de mise entre parenthèses du problème noir. Il impose de la rigueur, de la fermeté, du sérieux. Il en appelle au retour à l'analyse et demande qu'on fasse également la synthèse du pacifisme de King et de l'extrémisme du Black Power, afin qu'une nouvelle voix des Noirs puisse retentir. Et si cela se révèle impossible, alors il sera toujours possible de lancer une autre poubelle contre n'importe quelle forme d'hégémonie du pouvoir blanc. Son utilisation de la chanson *Fight the Power* chantée par Public

Enemy met bien en relief son nouveau souci de passer de l'impertinence à la pertinence.

Michel Cieutat
Positif n° 341-342

Racisme et stéréotypes

Angela Davis l'avait déjà dit, au mois de mars dernier, lors du débat qui clôturait le Festival du film de femmes de Créteil: sous le mandat de Reagan, la plupart des conquêtes sociales des Noirs ont été remises en question. Cela peut expliquer le caractère virulent de **Do the right thing (Fais ce qu'il faut)** qui tranche avec les autres films de Spike Lee: portraits un brin humoristiques de quelques spécimens de la communauté black. Le cinéaste déclarait, ici même, à Danièle Parra au sujet de **Nola Darling n'en fait qu'à sa tête**: "Je ne montre pas des personnages marginaux, je ne traite pas du "problème" des Noirs, c'est un film sur la vie et non sur des cas. Il ne faut plus parler des choses comme autrefois".

Do the right thing est un film stylisé. Tourné sur une portion de Stuyvesant Avenue, à Brooklyn (New York), il donne l'impression d'avoir été photographié en studio tant l'ensemble obéit à l'esthétique du décor. A côté de ce "tronc central" qui joue un peu le rôle de la scène au théâtre, il y a quelques "hors champs" (les demeures de Mookie, de sa copine Tina, de Mother Sister...) qui font rebondir l'action, la dramatisent et servent de lieu de transit entre la rue (essentiellement peuplée de Noirs) et la pizzeria de l'Italien Sal et de ses deux fils.

La violence monte progressivement, presque en douce. Sur ce canevas - la vie d'une microsociété - Spike Lee aurait pu réaliser une satire, peut être un peu caustique mais pas sanglante. Ce n'est que tout à la fin que l'on s'aperçoit que le drame ne pourra être évité.

De nombreux spectateurs ont parlé d'ambiguïté au sujet de **Do the right thing**. Peut-être s'agit-il d'une erreur de tir, d'une maladresse ou d'une volonté de "condensation dramatique" un peu comme chez Fassbinder ? La bagarre finale est le fait de Buggin Out qui a entraîné avec lui Radio Raheem et un autre exalté pour saccager la pizzeria. Motif : Sal a collé sur ses murs uniquement des photos d'Italo-Américains (Sinatra, De Niro, Stallone...), et aucune photo de Noirs, qui forment pourtant le gros de sa clientèle. Motif léger en soi et auquel les autres Noirs semblent plus ou moins indifférents. Une spirale de la violence se crée, que personne ne peut dominer. Les policiers arrivent, la situation dégénère... Radio Raheem est tué. Contrairement à certains "films de combat" et je pense à **Bush Mama**, d'Haile Gerima (1975) où l'on voit des Noirs écrasés par le système et acculés vers les chemins de la violence, **Do the right thing** est un drame entre individus. Sal ne correspond pas à l'image du raciste-type, et les représentants de l'autorité n'interviennent - de manière certes musclée - que pour neutraliser une bagarre. Mais Spike Lee doit être très malin. Comme Fassbinder que nous évoquions, il prend un cas apparemment banal, le théâtralise, le stylise, le surcharge dramatiquement pour atteindre les points névralgiques de l'inconscient social américain. **Do the right thing** porte un peu le même regard "archétypé" sur son contexte que **Le droit du plus fort** de Fassbinder (1975), sur la mentalité allemande de l'époque.

Raphaël Bassan
Revue du Cinéma n°423 - Janvier 1987

Avec **Do the right thing**, Spike Lee confronte, au cours de la journée la plus chaude de l'été, plusieurs communautés raciales réunies pour les besoins du film dans un même lieu : un pâté de maisons de Brooklyn, véritable microcosme de

l'Amérique d'aujourd'hui où coexistent «Blacks», Portoricains, Coréens (et leur épicerie) et Italo-Américains (la pizzeria «Sal's», îlot isolé au milieu de toutes ces ethnies).

Le propos du film (où se confondent les citations de Martin Luther King et Malcolm X), jugé ambigu par certains, est en réalité beaucoup plus simple qu'il n'y paraît : le problème qui se pose aux «Blacks» est le suivant : quel discours adopter en fonction de quelle situation ? Le discours ou plutôt les discours traversent le film jusqu'à son dénouement, entre autre au travers du personnage bègue de Smiley, figure fantomatique de la conscience noire.

Dans **Do the right thing**, Spike Lee met en situation plusieurs discours possibles ; et chacun d'eux est porté par un personnage (ou un groupe de personnages) : au discours positif et pacifiste de Luther King, incarné par les personnages de Da Mayor et Mother Sister, s'oppose celui, agressif et offensif, (Malcolm X) de Buggin'Out, la «grande gueule du film», qui déclenche les premiers heurts chez «Sal's». Radio Raheem offre une alternative à ces deux attitudes : sa position est celle d'une grande partie de la jeunesse noire américaine actuelle : c'est une agressivité passive exprimée à travers la musique et le «ghetto blaster», ce magnétophone géant qui «crache» du Public Enemy. Radio Raheem exprime la tension qui habite les jeunes «Blacks» : son seul moyen d'éviter la confrontation, le conflit, est de contenir sa colère dans la musique. Cette lutte entre le discours de Martin Luther King et celui de Malcolm X est symbolisée dans le film par la très belle séquence des «poings», hommage contemporain à **La nuit du chasseur**. Mookie (Spike Lee), quant à lui, occupe la position la plus ambiguë : celle du Noir à l'intérieur d'une société blanche (il est livreur de pizzas pour «Sal's») : râleur, traînard mais dépendant. Pourtant, à la fin du film, Mookie sera un des rares personnages à opter pour

un discours extrémiste (en fracassant les vitres de la pizzeria). Dans cette scène, Spike Lee donne sa réponse à un cas de figure précis : la mort de Radio Raheem appelle la violence, et le titre du film illustre à merveille cette séquence : Spike fait « ce qu'il faut faire » (**Do the right thing**) ce qui ne l'empêche pas, dans d'autres circonstances, de dialoguer avec Sal ou même de se lier d'amitié avec un de ses deux fils. On l'aura compris, **Do the right thing** est un film qui fragmente l'Amérique en une multitude de pièces d'un puzzle qui ne peuvent s'assembler. Rarement avait-on vu dans le cinéma américain, un cinéaste peindre de façon aussi précise les différences fondamentales entre individus, mettre à plat les conflits, allant jusqu'à les subdiviser (voir la tension entre les Coréens et les Noirs du film). Le film prend d'énormes responsabilités et s'y tient, tant politiquement que cinématographiquement. Pendant toute sa première partie, qui nous présente les principaux personnages, la caméra de Spike Lee se promène avec nonchalance sur une musique «qui déménage». Pour le spectateur blanc, l'identification à ces personnages cools est tentante, facilitée par la fascination que suscite leur langue, leur démarche. A vrai dire, cette identification a lieu. Mais lorsque soudain la violence envahit le film, l'identification, dans tout ce qu'elle a de confortable, devient impossible, parce que **Do the right thing** n'est pas un film d'Eddie Murphy (comme **Le flic de Beverly Hills**, prototype du film commercial «black») : être «black» n'est pas si «cool». Ce n'est pas une attitude, mais un état. **Do the right thing** marque donc une étape importante dans la représentation de la communauté noire américaine à l'écran...

Do the right thing est un film politique, militant : il aurait pu être bavard, théorique et ennuyeux, mais heureusement il n'en est rien. Le film est propulsé par une énergie et une imagination que Spike Lee libère à chaque plan : dans la

direction d'acteurs tout d'abord, parfaite, où Spike Lee met «en veilleuse» son jeu déchainé de **She's gotta have it**, pour laisser leurs chances aux autres comédiens, comme sa sœur, Joie, Ossie Davis (le «capraesque» Da Mayor) et Ruby Dee (Mother Sister), sans oublier les trois «cornermen», vestiges d'un esprit «black» aujourd'hui dépassé. Là où on attendait Spike Lee, c'est dans son traitement des personnages blancs : il ne tombe heureusement pas dans le piège du stéréotype et de la caricature. Les Italo-Américains de **Do the right thing** ne sont pas «les Blancs» d'un film de «Blacks» (l'inverse est en revanche souvent vérifié) ; ils sont pris en main par le film, c'est-à-dire crédibles, voire émouvants (le dialogue entre Sal et son fils Pino en est la preuve). Cette absence de manichéisme qui repose sur un vrai travail avec les acteurs, en particulier Danny Aiello (Sal) et John Turturro (Pino), donne encore plus de force à **Do the right thing**. A cette galerie de personnages, s'ajoute le disc-jockey de la station «We Love Radio», témoin objectif de l'action qui permet à Spike Lee de rendre un superbe hommage à la musique noire américaine.

La bande son de **Do the right thing** est à ce titre d'une grande qualité. Le générique du film, rythmé par le *Fight the Power* de Public Enemy, règle le niveau sonore du film. Cette chanson, hymne à la «blackitude» parcourt tout le film, comme dans la très belle scène où Portoricains et Radio Raheem s'affrontent par ghetto blasters interposés. Un moyen pour Spike Lee de montrer que les conflits ne sont pas les mêmes selon les communautés. **Do the right thing** est un film de rue, limité à un décor unique que Spike Lee filme sous tous les angles avec un authentique sens de la poétique de l'espace. A mesure que la tension monte, la rue semble se rétrécir de manière étouffante : Spike Lee crée ainsi un lien visuel entre le décor et les sentiments de ceux qui le traversent, renouant avec un des concepts fonda-

mentaux de l'expressionnisme. **Do the right thing** est un film plus ample, plus ambitieux que **She's gotta have It** (**School Daze** son second film, est, hélas ! invisible) mais on y retrouve par instants la «Spike Lee's touch» dans quelques scènes, dont celle, irrésistible, où Spike rafraîchit sa copine portoricaine en lui passant des glaçons sur le corps...

La structure même de **Do the right thing** est d'une audace extrême qui repose sur un brusque changement de ton (le film passe de la comédie à la tragédie) : Spike Lee filme cette communauté avec légèreté, tout en nous préparant petit à petit au drame à l'aide d'indices : c'est le cas dans la séquence de la bouche d'incendie, filmée comme un rituel mais aussi annonciatrice des jets d'eau de pompiers de l'affrontement final.

Le style de **Do the right thing** a beaucoup de points communs avec la musique «rap», c'est un film qui «bouge», accentue les «basses»... Et le langage speedé de chaque personnage (**Buggin'Out**) vient se greffer sur le film comme ceux des rappers sur une bande musicale. Le rap est une musique basée sur le «sampling», procédé qui consiste à pirater des morceaux de musique préexistants pour les intégrer aux chansons (dans le cas de **Fight the Power**, la chanson titre, il s'agit de James Brown). De même, **Do the right thing** «sample» les langages visuels du moment, de la B.D. (ces cadrages penchés au milieu du film) au clip, en passant par le cinéma classique américain (Ford et Capra) mais sans jamais perdre son identité: en deux mots, **Do the right thing** est un film moderne.

Nicolas Saada
Cahiers du Cinéma n°421 - Juin 1989

Entretien avec le réalisateur

Ce qui étonne dans votre film, c'est que vous refusiez l'idée d'identification entre le spectateur blanc et les personnages noirs. Vous dites la chose suivante : «Etre Noir ça n'est pas cool, ça n'est pas une attitude, c'est être, point » Il y a un gros travail sur la représentation du Noir à l'écran...

Là, je sens bien que vous êtes des Cahiers...

*En fait, beaucoup de Blancs adorent s'identifier aux Noirs, ce qui explique le succès d'Eddie Murphy, par exemple. Vous refusez cette sorte de démagogie dans **Do the right thing**.*

C'est vrai. Vous avez vu **Lost Angels** ? Dans le film, il y a Adam Horowitz du groupe The Beastie Boys. Ce sont des rappers blancs qui essaient de faire «black». J'aime bien Adam, mais il faut voir la manière avec laquelle il marche dans le film : on sent d'emblée qu'il veut jouer au «black». Il y a plein d'acteurs blancs qui font ça, comme Richard Gere, vous voyez le genre ? (Spike Lee se lève et marche d'une manière faussement cool puis il s'assied.) C'est n'importe quoi. Qu'ils arrêtent leur char !

Que pensez-vous de l'image des Noirs à Hollywood ?
Elle n'est pas bonne...

Est-ce la faute d'Eddie Murphy ?
Je ne sais pas si Eddie est responsable. Je ne vais pas ici, dans le Sud de la France, au soleil, critiquer le boulot de mon collègue Eddie Murphy... La réponse, c'est que les Noirs doivent prendre en main leur image et cela ne peut être accompli que si nous réalisons et produisons nos propres films, sans compter sur Hollywood.

Do the right thing n'est pas vraiment un film marginal... C'est un gros budget. Pour Hollywood, 6,5 millions de dollars, ça n'est pas beaucoup...

Dans votre film, vous ne parlez pas de la drogue ou des gangs.

Il n'y a pas de gangs dans ce quartier. Il y a un problème de drogue, mais ce n'est pas le sujet du film. Et puis, aujourd'hui, la drogue est partout dans la société américaine. Dès qu'on voit un film sur les Noirs, il faut automatiquement s'attendre à voir de la drogue. Quand vous allez voir **Wall Street** ou **Rain Man**, vous ne vous posez pas la question : «Où est la drogue ?» Je vais faire un film sur la drogue, mais plus tard...

Entretien réalisé par Iannis Katsahniaris et Nicolas Saada
Cahiers du Cinéma n°421 - Juin 1989

Le réalisateur

Réalisateur américain né en 1957. Un réalisateur noir plein d'humour et sensible aux tensions raciales qui persistent aux Etats-Unis: ghetto, jazz et antisémitisme.

Filmographie

Joe's Bed-Stuy Barbershop We Cut Heads	1983
She's Gotta Have it Nola Darling n'en fait qu'à sa tête	1987
School Daze	1988
Do the right thing	1989
Mo'Better Blues	1990
Jungle Fever	1991
Malcom X	1992
Clockers	1995
Crooklyn	1995